

les gondoliers avaient remarqué plusieurs fois dans leur silencieux compagon les indices d'une fierté dédaigneuse, qui se changea bientôt en une irascibilité redoutable; et enfin plusieurs d'entre eux, qui s'étaient égayés comme de coutume aux dépens du malheureux inconnu, n'échappèrent qu'à grand'peine à ses terribles mains.

Dès ce moment l'éloignement qu'on ressentait pour lui fit place à des hostilités plus prononcées, et Giuseppe, semblable à l'effraie qu'assaillaient les oiseaux des bois lorsqu'elle se hasarde à paraître au grand jour, avait pour antagonistes tous les gondoliers du Rialto. Son courage indomptable et sa vigueur extraordinaire lui faisaient mépriser les injustes agressions que lui prodiguaient ses ennemis lorsqu'ils pouvaient faire masse contre lui. Mais enfin sa position lui devint intolérable, et il prit le parti d'en sortir à tout prix.

Un jour de bonne résolution, Giuseppe se para de ses habits de fête, et il se rendit chez Giacomo-Bariletta dans le dessein de lui faire connaître franchement les sentiments qu'il éprouvait pour sa fille. Mais la destinée de fer qui pesait sur lui le poursuivit jusque dans la demeure de celle qu'il aimait. Lorsque Giuseppe s'offrit à ses regards dans la maison de son père, le saisissement que la timide jeune fille en éprouva fut si violent qu'elle se trouva mal. La signora Bariletta et son mari ne manquèrent pas d'attribuer son évanouissement à la terreur que lui inspirait le répréhensible. Giuseppe voulut expliquer sa démarche, mais son émotion avait répandu, jusque dans le son de sa voix, la terreur qui s'attachait à sa personne; la matrone effrayée se boucha les oreilles avec ses mains, et Giacomo contraignit le gondolier à se retirer avant qu'il eût pu faire connaître ses intentions. Toutefois la signora Bariletta les soupçonna vaguement, et sa frayeur, en y réfléchissant, fut aussi grande que si quelque ogre se fut présenté pour dévorer sa fille. Lorsque Maria reprit ses sens, les appréhensions de sa mère et la furieuse indignation de son père lui

semblèrent si difficiles à combattre, qu'elle ne se sentit pas le courage de l'essayer.

Mais il était écrit que cette démarche intempestive déciderait de l'avenir du pauvre gondolier. Celui d'entre ses confrères qui avait élevé des prétentions à la main de Maria et qui avait fait agréer ses vœux aux parents de la jeune fille, se regarda comme personnellement offensé par la téméraire conduite de Giuseppe, et il résolut d'en tirer vengeance: une vengeance italienne, sûre et terrible.

Le lendemain de ce jour fatal, un inconnu entra sur le soir dans la gondole de Giuseppe.

— Au Lido, dit-il d'une voix presque étouffée par le manteau qui lui couvrait entièrement le visage.

— Dans quelle partie du Lido? répondit le gondolier en démarrant sa gondole; les sables sont vastes, et plus d'un canal y conduit.

— Aux sépulcres des Juifs.

— C'est un endroit peu convenable pour une promenade, à l'entrée de la nuit. Il n'y a qu'un amoureux ou un *bravo* qui puisse choisir un tel lieu de propos délibéré. Mais ce ne sont pas mes affaires, et je ne suis responsable ni des desseins ni des actions de mes passagers.

Longtemps avant que la barque fût arrivée en vue du Lido, la nuit avait fait succéder d'épaisses ténèbres aux dernières lueurs du crépuscule. Le passager ne faisait pas un seul mouvement, et ses regards étaient continuellement fixés sur le gondolier qui ramait en silence. Enfin Giuseppe s'appuya sur son aviron en se tenant presque horizontalement couché sur la toletière [1], tandis que le canot filait rapidement sous la dernière impulsion du vigoureux rameur.

— Si l'obscurité, dit-il, ne confondait pas les objets à vingt brasses de la gondole, nous verrions déjà poindre au milieu des sables les sépulcres des Juifs. Deux coups d'avirons vont nous conduire au rivage.

[1] Place pour les avirons sur les minets fixés dans les plats-bords, à l'un des côtés des gondoles vénitiennes.